



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

### **Dialogues Entre Lord Shaftesbury Et M. Locke**

**Yverdon, 1765**

Dialogue Premier.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48981](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48981)



---

*DIALOGUE PREMIER.*

LORD SHAFTESBURY.

A votre avis, les VOYAGES ne sont-ils pas un des meilleurs moyens que l'on puisse prendre pour polir & former les mœurs de notre jeunesse, & pour la mettre à portée des affaires & du commerce du monde ?

M. LOCKE.

Je crois que non. De quelque manière qu'on s'y conduise, je ne vois que peu de bien que l'on en puisse retirer, en proportion du tems que l'on y emploie. Mais dans la méthode qui est suivie communément, & qui doit l'être, tant que les voyages, avec un Gouverneur, seront regardés comme une partie de la première éducation, je n'en vois résulter que beaucoup de maux.

LORD SHAFTESBURY.

Mais en résultent-ils nécessairement ?



Et n'est-il aucun moyen de les prévenir, ou du moins d'empêcher qu'ils n'étouffent les bonnes plantes que ce sol est capable de produire ?

M. L O C K E.

C'est ce qu'à la vérité je ne dois pas affirmer absolument. Je suis forcé d'avouer que votre exemple est contre moi. Mais si l'on m'objecte que votre éducation forme un préjugé en faveur de la méthode qu'on y a suivie, je puis répondre que l'argument ne conclut qu'en votre faveur ; & que, comme dans d'autres cas, la règle est générale quoiqu'avec quelques exceptions.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Je n'avois pas dessein de mettre votre politesse à cette épreuve. Je ne voudrois pas même prendre aucun avantage de l'exception que vous pourriez consentir de faire dans le cas de plusieurs autres voyageurs, qui sans doute ont plus de droit que moi à cette indulgence. Ce

B 3



que je voudrois favoir de vous , c'est , si en général les voyages ne sont pas une excellente école pour notre jeune Noblesse , & si , sur le tout , ils ne peuvent pas mériter l'approbation d'un Philosophe qui connoît le monde , & qu'ils ont contribué à former.

M. L O C K E.

Je crois que vous ferez bien de ne pas faire entrer la *Philosophie* dans la question. A cet égard il y a tant de choses à dire contre les voyages , que nécessairement il faudroit prononcer contre vous. C'est par d'autres regles , & par ce que l'on appelle les *maximes du monde* , que vous entendez trop bien pour les allier à celles de la Philosophie , que l'Avocat des voyages doit demander que sa cause soit jugée , s'il veut espérer de se tirer de la dispute avec quelque avantage.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Cependant la Philosophie n'a pas tou-



jours été de cet avis. Vous savez que ceux qui ont fait le plus de progrès dans cette science, ont eux-mêmes encouragé cette pratique par leur exemple. Ils ont passé une bonne partie de leur vie dans les Pays étrangers, & ils n'ont pas présumé de se donner pour Professeurs de sagesse, jusqu'à ce que par l'expérience & beaucoup d'observations sur les mœurs des hommes, ils eussent acquis les qualités nécessaires pour un emploi si sublime. C'est par là qu'ils devinrent les hommes les plus habiles & les plus sages de l'ancien monde, & leur sagesse n'étoit pas moins renommée dans ces tems pour la politesse dont elle étoit accompagnée.

## M. L O C K E.

Les sages de ces tems là pouvoient avoir leurs raisons pour cette pratique différente. La plupart d'entr'eux, ce me semble, se donnoient pour Politiques & pour Législateurs, aussi bien que pour Philosophes; & dans cette enfance des Arts & du Commerce, lorsque



les nations éloignées avoient si peu de communication l'une avec l'autre , il pouvoit être d'un avantage réel pour eux , ou du moins pour leur réputation de passer quelques années à voyager dans les pays qui étoient les plus renommés pour leur sagesse ou leur bon gouvernement.

D'ailleurs ces anciens Philosophes faisoient un mystere étonnant de leur sagesse : signe certain , peut-être , qu'ils n'en étoient pas aussi pourvus qu'on pouvoit le supposer. Elle étoit alors confinée en de certaines écoles , en de certaines sociétés , ou étoit encore renfermée plus étroitement dans le sein de quelques personnes particulieres. La connoissance n'étoit pas répandue dans les Livres & dans la conversation générale , comme parmi nous ; & le moyen de devenir sage étoit de fréquenter les Académies ou les maisons de ces hommes privilégiés & ambitieux , qui , par mille artifices , s'étoient attiré les applaudissemens & la vénération du reste du monde.



Tout cela se pourroit dire en faveur de vos anciens Sages. Cependant celui d'entr'eux qui a le mieux mérité ce nom, n'étoit pas grand voyageur. Je me rappelle que j'ai lu que SOCRATE n'étoit jamais sorti d'*Athènes*, & que lorsque ses admirateurs s'avisent quelquefois de lui demander pourquoi il affectoit cette singularité, il avoit coutume de répondre, que les pierres & les arbres ne lui apprenoient rien : voulant, sans doute, donner à entendre que la vue de belles Villes ou de beaux Pays, qui étoit un si grand sujet de vanité pour les voyageurs de ce tems-là, aussi-bien que pour ceux du nôtre, étoit le seul fruit qu'ils retiroient eux-mêmes des fatigues que la curiosité leur faisoit entreprendre.

Cependant, en vous laissant faire valoir, autant que vous le voudrez, en faveur des voyages, ces autorités respectables, il faut toujours se ressouvenir qu'elles sont étrangères au sujet que nous traitons. C'étoient des Sages qui voyageoient : & nous examinons à présent,



si de jeunes gens doivent voyager *pour devenir sages*. PLATON pouvoit recueillir plus de savoir dans ses voyages, qu'aucun homme depuis n'a été capable de comprendre, & cependant un jeune homme de dix-huit ans n'être pas plus sage pour s'être arrêté deux ou trois ans à regarder ce qui nous reste de la mystérieuse Egypte.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Vraiment, s'il ne portoit dans les Pays étrangers que l'usage de ses yeux, je serois fort de votre avis à l'égard de l'avancement qu'on pourroit attendre de l'en voir rapporter à son retour. Mais, au lieu de se contenter de voir, qu'il écoute & qu'il observe un peu, & il me semble qu'un jeune homme de dix-huit ans, peut s'être pourvu de connoissances estimables, quoi qu'il ne retourne pas chargé des mysteres de l'Égypte.

Quant à vos plaisanteries sur les anciens sages, elles m'auroient fort amusé, si je ne m'étois rappelé que les plus éclairés d'entre les modernes ont été



aussi de leur avis sur ce sujet. Sans parler des autres pays, qui ne se sont élevés à une réputation de connoissance & de politesse qu'en proportion de leur relation avec les nations voisines, sûrement il faut avouer de la nôtre, que tout ce qu'elle a acquis d'estimable à ces deux égards, a été occasionné, ou perfectionné par une pratique si raisonnable. Nous sommes à présent, sans aucun doute, arrivés au comble de la politesse, & nous pouvons nous en tenir à notre propre fonds. Mais les choses ont-elles toujours été ainsi ? Et ne faut-il pas reconnoître que les périodes les plus brillantes de notre histoire sont celles dans lesquelles notre jeunesse Noble a été formée à l'école des voyages ? Vous ne prétendrez peut-être pas que ceux qui ont fait l'ornement de la Cour d'ELISABETH, ou de celle de CHARLES II, en aient eu l'obligation à l'éducation grossière de ce pays-ci ?

M. L O C K E.

Je porterai peut-être mes prétentions



plus loin, & je ne craindrai pas d'avancer qu'il eût été bien mieux qu'ils y eussent été élevés.

Je fais ce qu'il y a à dire pour les voyageurs du tems d'ELISABETH. Nous ne faisons que de sortir alors de l'ignorance & de la barbarie. Nous ne pouvions rien faire de mieux, dira-t-on, pour acquérir le savoir & les Arts qui nous manquoient, que de recourir aux écoles étrangères & au commerce des autres Nations qui nous ont devancés. L'état de l'Europe alors n'étoit pas fort différent de ce que j'ai observé de l'ancien monde, lorsque les connoissances étoient en peu de mains, & pour ainsi dire, le partage exclusif de quelques personnes particulieres. Ainsi ceux qui vouloient y avoir part, étoient obligés de voyager pour les aller chercher, & l'Italie en particulier étoit en ce tems-là, comme elle avoit été long tems auparavant, le théâtre de la politesse, & pouvoit, sans doute, nous fournir beaucoup du savoir qui nous manquoit.

C'étoit alors le voyage à la mode de



nos jeunes courtisans curieux : & je conviens qu'on pourroit trouver plusieurs personnes accomplies parmi nos voyageurs en ce pays-là. Cependant, il me semble, qu'ils auroient mieux fait de rester dans le leur, ou du moins d'apporter les Arts de l'*Italie*, s'ils leur étoient nécessaires, dans des têtes plus sages que les leurs.

Je dis ceci, parce qu'il est connu que nous avons payé cher cette politesse que nous avons ainsi acquise, & que l'irréligion, & même l'athéisme, font malheureusement du nombre des autres curiosités étrangères que ces Messieurs ont rapportées avec eux, & qu'ils se sont fait gloire d'étaler à leur retour, ce qui mettoit ceux qui avoient été les chercher au-delà des monts, dans la plus grande considération.

Ou dirons-nous que cette impiété du tems n'a été uniquement employée qu'à en corriger la superstition, & que l'esprit philosophique de cet âge y a eu recours comme à l'antidote le plus puissant contre les abus en tout genre où



l'on s'efforçoit de porter alors la crédulité populaire ?

Quant aux grands hommes de la Cour de CHARLES II, sans doute que vous voulez plaifanter : car s'ils nous ont apporté avec eux aucune autre chose de *France*, que les folies & les vices ( exceptant toujours l'affectation d'une Langue étrangere ) c'est un secret que je n'ai pas encore eu le bonheur d'apprendre.

L O R D S H A F T E S B U R Y . ]

Et ainsi, parce que les voyages, par accident, peuvent être suivis de quelques mauvais effets, vous décidez hardiment contre la chose même ; comme s'il ne falloit compter pour rien les progrès que la Nation a faits dans les Arts & dans la politesse, qui certainement ne viennent que de-là.

M. L O C K E.

Je ne veux pas qu'on les compte pour rien de plus que leur mérite réel, qui sûrement est au-dessous du prix de nos



principes & de notre morale. Et la vérité est, du moins je le crois, que cette corruption, à l'un & à l'autre égard, étoit ce que notre jeunesse acquéroit journellement dans ses voyages, & que les progrès dont vous parlez n'en étoient que le bénéfice accidentel.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Sans doute, nous ne pouvons étendre notre commerce avec le monde sans courir le risque de gagner ses vices aussi bien que ses vertus. Cependant, poussez cette conséquence jusqu'où elle peut aller, & vous réduirez le genre humain à une barbarie incurable. Telle est la malheureuse condition de la nature humaine, que vous lui fournissez les occasions de se corrompre, en tâchant de cultiver ses facultés. La laisser néanmoins dans cet état grossier, dans la crainte de ces abus, c'est, ce me semble, agir comme ces meres folles de leurs enfans, qui leur refusent la liberté de quitter le coin du feu, de peur de la boue ou de l'air humide, qui, dans



leurs exercices au-dehors , peuvent , par hazard , les incommoder.

M. L O C K E.

L'allusion seroit juste si la santé de l'esprit , aussi bien que celle du corps , dépendoient de l'usage d'une pareille liberté ; ou s'il étoit vrai que l'on pût aussi peu s'empêcher de respirer l'air du vice que celui du Ciel. Mais quoique j'aie beaucoup entendu parler des dangers où la vertu est exposée dans ce monde corrompu , je n'ai jamais oui dire que le vice fût son élément naturel.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Il me semble cependant , Monsieur , qu'il sera difficile de s'en garantir , quelque part que ce soit du monde que je connois ; à moins , peut-être , que vous ne preniez cette heureuse Isle que nous habitons , pour être aussi exempte du vice qu'une autre qui nous est voisine , passe pour l'être de venin.

M. L O C K E.



M. L O C K E.

Je vous répondrai que le vice a ses degrés aussi-bien que ses variétés ; & je ne puis croire qu'il soit nécessaire pour nous d'y faire de plus grands progrès , ou qu'on nous en apporte de nouvelles especes , en parcourant des pays qui peuvent en être plus infectés que le nôtre , des pays du moins où prévalent certains vices à la mode , qui heureusement , nous sont inconnus. Et tels ont été , je crois , les fruits de nos voyages en Italie ou en France.

Mais , en accordant que le vice fût de tous les climats , qu'il fût le même & également dangereux par-tout , je croirois toujours notre jeunesse , sous l'aîle de leurs parents , & les yeux de leur famille , plus à l'abri de l'infection , que livrée à elle-même dans des Pays étrangers , sans aucun égard pour les autres , ainsi que sans prudence de sa part , pour se préserver de ce danger.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Oui , si on les abandonnoit à eux-

C



mêmes dans ce monde corrompu pour y vivre à leur fantaisie. Mais si quelque sage Philosophe...

M. L O C K E.

Quelque Dieu, devriez-vous dire, sous la forme d'un Gouverneur; car il n'est pas aisé de trouver dans un simple mortel les qualités qui seroient nécessaires à un pareil Guide; ou, si on les trouvoit, la sagesse lui donneroit à peine l'autorité dont il auroit besoin pour s'acquitter de son emploi. En prenant votre ton, ne pourrois-je pas vous dire à mon tour: Mais, si quelque jeune homme, avec de la curiosité, & de grandes dispositions...

Après tout, nous pouvons laisser ces deux voyageurs si bien assortis, & faits précisément l'un pour l'autre, aller où ils voudront. Il n'est pas ici question de pareils prodiges, mais d'enfans grossiers, ignorants & intraitables d'un côté & de l'autre de Gouverneurs fots, bas & intéressés; & s'il peut arriver aucun bien de tout le mouvement



que se donnera un couple de cette es-  
pece, en parcourant l'Europe entiere,  
les Voyages ont un pouvoir magique  
dont je n'avois aucune idée.

L O R D S H A F T E S B U R Y .

Votre sévere vertu vous fait voir les  
choses dans le jour le moins favorable.  
Il est vrai, peut-être, que les avanta-  
ges de voyager ne sont, ni aussi grands,  
ni aussi généraux qu'on le prétend quel-  
quefois. D'un autre côté, l'on ne peut  
nier qu'il n'y en ait de considérables qui y  
sont attachés.

Et pour en venir au véritable point  
de la discussion ( car ce qui s'est passé  
n'est qu'un prélude à l'argument prin-  
cipal ) trouvez bon que je vous expose  
clairement & distinctement ces avanta-  
ges, & qu'alors je vous demande vo-  
tre sentiment véritable ( non comme  
Philosophe, mais comme homme du  
monde, conformément au conseil que  
vous venez de me donner ) sur l'usage  
où l'on est parmi nous de faire voya-  
ger les jeunes gens.



M. L O C K E.

Est-ce en agir ici de bonne foi? J'avois supposé qu'en entamant cette question, vous vouliez uniquement engager un vieillard dans une conversation d'un moment, au lieu qu'à présent je vois que votre dessein est d'en faire une dispute en forme.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Non pas une dispute en forme; mais une conversation libre, pour laquelle il me semble que nous avons assez de loisir. D'ailleurs le sujet est d'une importance réelle. J'ose répondre pour nos amis qui sont ici, qu'ils seront fort aises d'y assister.

Je conviens que, comme vous l'avez dit, cet usage tel qu'il est pratiqué peut quelquefois avoir ses inconvénients du côté de la *Morale*; & je ne voudrois pas que l'on crût que j'ai assez peu profité de la vôtre, & des instructions de mes autres Maîtres, pour ne pas sentir tout le poids de cette considération.

Mais après tout, on peut assez bien



éviter ces inconvénients par le choix d'un honnête & habile Gouverneur; il ne sera pas impossible d'en trouver un tel, si les personnes intéressées s'appliquent sérieusement à le chercher, non pas à la vérité dans la poussière des *Colleges* pour un Pedant rustre, & encore moins direz-vous, dans les *Camps*, pour un homme plein d'affectations, sans principes ou sans lettres; mais dans le monde en général pour quelque personne sage, éclairée, & d'un vrai mérite à tous égards, qui peut cependant ne pas dédaigner d'être chargée du noble emploi de conduire l'éducation d'un jeune homme.

Sous un Gouverneur tel que celui-ci, les dangers auxquels les mœurs d'un jeune homme peuvent être exposées en voyageant de bonne heure, seront prévenus assez passablement; & pour compenser le risque qu'il peut courir à cet égard, je vois de l'autre côté tant de raisons pour élever ainsi les jeunes gens, tant d'avantages qui en résultent dans tous les tems, & des



motifs si particuliers, eu égard à l'état présent de notre propre pays, que je crois que difficilement serons-nous d'avis différent, lorsque vous y aurez donné l'attention qu'ils méritent.

M. L O C K E.

Nous verrons cela dans le tems. Pour le présent l'air sérieux que vous prenez, si différent de votre air ordinaire, vous répond de mon attention.

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Je n'examine pas quelle peut-être l'opinion des autres ; mais c'est de l'ignorance & de la barbarie que me paroissent engendrés la plupart & les pires de tous les vices. La présomption, l'orgueil, la bigoterie, la férocité, l'inhumanité, la cruauté sont ceux que l'esprit humain, réduit à cet état, enfante communément.

L'amour propre qui fait une partie si dominante dans la constitution de l'homme, que quelques-uns de ceux qu'il a égarés l'ont pris pour le seul ref.



fort de toutes ses actions , produit naturellement tous ces vices , lorsqu'on ne prend pas soin d'en arrêter les opérations par un autre principe.

Pour cet effet les sages ont eu recours à différents expédients , tels que la provision de loix , la culture des arts & des lettres , & toute cette discipline comprise sous le nom de première éducation ; mais aucun de tous ces moyens ne s'est trouvé aussi efficace pour la fin qu'on avoit en vue , ni dirigé aussi immédiatement au but proposé d'étendre l'esprit & de le guérir de l'obstination & de la méchanceté de tous ses préjugés , que la connoissance du monde acquise par la voie de la société & de la conversation générale.

Pour ne rien dire de la vie séquestrée & solitaire que tous les hommes conviennent d'appeller *sauvage* , songez seulement à ces petites associations de gens de même état qui vivent ensemble dans nos Villes de Province , & qui , sans un plus grand commerce , sont réduits à l'étroit enclos de leurs



murs & de leurs districts. Autant cette condition est plus sociale que l'autre, autant, sans aucun doute, lui est-elle préférable. Cependant combien de foibles vues sont familières à ces espèces de cotteries particulières ! Où ne portent-elles pas l'extravagance & la présomption de leurs idées ? Le monde leur semble renfermé dans leur petit Cercle, précisément comme le Ciel paroît aux enfants ne pas s'étendre au-delà des limites de leur propre horizon.

Etendons cette vue du Genre humain à des combinaisons encore plus grandes, aux États, aux Royaumes, aux Nations, & à ce que nous appellons un peuple entier. Par cette communication plus libre, leurs pensées s'étendent selon les rapports qu'ils apperçoivent, & leurs esprits s'ouvrent à des conceptions plus males & plus généreuses. Ils ne laissent pas que de tenir encore à leur barbarie naturelle : ils ne peuvent s'en défaire que par des habitudes plus familières, & par l'expérience d'un commerce plus ouvert & plus étendu. Lorsque des Tri-



bus d'hommes , quoique très-nombreuses , sont renfermées dans un territoire & vivent ensemble sous l'influence de la même constitution politique , ils s'assimilent aisément , s'il est permis de s'exprimer ainsi ; ils adoptent les mêmes sentimens , contractent les mêmes habitudes , & prennent dans toute l'étendue de leur société un caractère uniforme qui prévaut.

De - là la nécessité de ne pas s'en tenir à leurs propres Pays , mais d'examiner dans les autres ce qu'y produisent les différences de politique & d'usages , afin qu'ainsi à mesure que les vues s'étendent , ils puissent secouer ces préjugés de lieux & de territoires particuliers.

Ces autres Sociétés peuvent ne pas être sans leurs défauts , qu'il sera également convenable de découvrir ; c'est par l'habitude d'examiner & d'apprécier ces différences qui subsistent entre différentes Nations , que chacune se défait des vices qui lui sont en quelque façon propres & caractéristiques. Ceux des autres se présentant d'eux - mêmes à



notre observation impartiale, ne se contractent pas si aisément, ou ne s'attachent pas si fort à nous, que ceux qui ont crû avec nous - mêmes; & qui par un long usage, que rien n'a contrarié, sont devenus, comme nous pouvons très - bien les appeller, une *seconde nature*.

Nous éprouvons ainsi ce que produit dans le Physique l'approche & le frottement des corps les uns contre les autres, ce que nous avons de dur & de brut s'use & se perd insensiblement; nous nous polissons par degré, au point de ne plus offrir que le tableau d'une humanité générale & universelle.

Que dit mon Ami de ces principes? sont - ils justes & raisonnables? ou m'arrive-t-il d'entreprendre de bâtir sur des fondations peu sûres?

M. L O C K E.

Quelques défauts qui puissent se trouver dans ces fondations, comme un sage Architecte, vous n'épargnez ni frais, ni peines pour rendre stable l'édifice.



vous voulez élever. Il me semble cependant que pour cela vous allez au-delà de ce qui vous est nécessaire. Du moins, je n'aurois pas cru que votre défense des voyages exigeât de vous de faire ces profondes recherches de la Nature humaine.

LORD SHAFTESBURY.

Je vous entends. Ces recherches sont si peu profondes, que j'aurois pu m'épargner la peine de les faire, du moins en conversation avec un Philosophe. Que la chose soit ainsi, à la bonne heure, pourvu que les principes mêmes que j'avance soient bien fondés; car la conséquence nécessaire sera: „ Que de toutes les parties de l'éducation, la plus importante & la plus essentielle est celle des *Voyages en Pays étrangers*.

La jeunesse du peuple le plus accompli de *l'Europe* trouveroit beaucoup à se corriger, & peut être quelque chose apprendre en voyageant chez les Nations voisines, quoiqu'inférieures à la leur propre en connoissances & en politesse. Quel doit donc être le cas de



notre jeunesse Angloise, confinée en ce coin éloigné, livrée à elle-même & à ses habitudes grossières & licencieuses ?

Notre climat du Nord n'a jamais été renommé pour la politesse de ses habitans ; ils ont plutôt été notés dans tous les tems, & sont encore regardés par le reste de l'Europe comme orgueilleux, grossiers & infociables. La circonstance où nous nous trouvons d'être des insulaires, paroît nous exposer au juste reproche de manquer d'hospitalité. Et si avec ce désavantage de notre situation, nous nous plaifons à entretenir, au lieu de corriger ces Mœurs, qu'il est si naturel qu'elle nous communique, ne trouvons pas mauvais que les Étrangers nous distinguent par des noms tels que nous les méritons, quoique notre orgueil puisse souffrir de ce qu'on nous les applique.

De ce qui a été dit, il paroît s'en suivre nécessairement qu'en ce pays-là l'on a plus de besoin qu'ailleurs de profiter des avantages attachés aux voyages, ce qui suppose qu'on ne profite trop



tôt les acquérir. Les esprits jeunes sont les plus propres à prendre le pli de la politesse & des usages du monde. La tâche est moins aillée & le succès plus incertain, si l'on attend plus tard; lorsque des humeurs intractables ont acquis toute leur force, & que des Mœurs infociables nous sont devenues habituelles. Quoiqu'on puisse dire de l'incapacité de cet âge à d'autres égards, la jeunesse est, sans contredit, le tems d'acquérir des inclinations droites & des habitudes vertueuses.

M. L O C K E.

A chaque occasion vous trouvez tant de bonnes choses à dire, qu'il est difficile de n'être pas réduit au silence, si l'on n'est pas convaincu par votre rhétorique. Mais je songe à présent à me former une idée nette de votre argument, qui, si je ne me trompe, se réduit mot-à-mot à ceci. „ Que chaque  
 „ Nation a chez soi plusieurs vices &  
 „ plusieurs folies à corriger; que c'est  
 „ peut-être plus spécialement le cas



„ de la nôtre , & que le seul moyen ,  
 „ du moins le plus sûr , de les déra-  
 „ ciner dans la jeunesse , est de la faire  
 „ voyager de bonne heure.

L O R D   S H A F T E S B U R Y .

Oui , Monsieur , voilà ma pensée. Si pour me faire entendre , j'en ai plus dit qu'il n'étoit nécessaire , ç'a été sans recourir à une exagération de rhétorique. Mais je vous prie de me permettre de continuer à ma manière , & de donner plus de force à l'argument général que j'ai mis en avant , en l'appliquant aux besoins particuliers & aux nécessités de notre jeunesse Angloise.

Vous qui avez voyagé , & qui avez une idée si juste des Pays & des États que vous avez vus , dites - moi s'il y a quelque chose de plus ridicule que les *préjugés* imbéciles de nos Gentilshommes qui ne sont pas sortis de chez eux , qui prennent la parole avec tant de confiance , toutes les fois que leur chere Isle devient , sur quoi que ce soit , le sujet de la conversation.    Quelles idées



extravagantes de leur bravoure, de leur sagesse, & même de leurs Mœurs & de leur politesse! Avec quel dédain est-il fait mention d'un étranger parmi eux, avec quelles marques apparentes d'aversion sa personne même n'est-elle pas traitée? Ils vous permettront à peine de supposer qu'aucune qualité vertueuse puisse prospérer sous un autre Ciel que le leur, ou que le bon sens puisse s'exprimer dans aucune Langue étrangère. Leur folle prévention va jusqu'à s'étendre à leur sol même, & à leur climat particulier. Enfin ils sont si bons Patriotes, ils aiment leur Pays avec tant de fureur qu'ils veulent qu'il soit le théâtre de tous les avantages, de toutes les délices, & de tout ce qu'il y a de beau dans l'univers.

„ A les entendre discourir entre eux,  
 „ on imagineroit que les plus belles  
 „ Terres près de l'Euphrate, les Jardins  
 „ de Babylone ou de Perse, les riches  
 „ Plaines de l'Égypte, la Vallée de Tem-  
 „ pé, la Campagne de Rome, la Lom-  
 „ bardie, la Provence, l'Andalousie,



„ où les Cantons les plus délicieux des  
 „ Indes Orientales ou Occidentales sont  
 „ des pays méprisables en comparai-  
 „ son de celui qui est l'objet de leur  
 „ radoterie perpétuelle, sous le nom de  
 „ l'*Ancienne Angleterre*.

Quand ce ne seroit que pour l'a-  
 mour de la vérité & de la décence,  
 quand ce ne seroit que pour éviter le  
 ridicule où ces absurdités palpables &  
 ces imaginations puériles les exposent,  
 il seroit à souhaiter que nos Compa-  
 triotes voulussent ouvrir les yeux, &  
 étendre leur vue au-delà de l'air épais  
 & des terres bourbeuses qui les envi-  
 ronnent.

Mais c'est là le moindre des incon-  
 vénients de l'éducation qu'ils reçoivent  
 dans leur pays. Combien d'habitudes  
 basses & de manières grossières ne con-  
 tractent pas nos jeunes gens de fortu-  
 ne & même de qualité, par l'influence  
 de leur famille & de leur éducation  
 provinciale?

Ils tiennent encore tant du caractère  
 Saxon ou Normand, que leur passion  
 la plus



la plus noble est celle de la Chasse, & le spectacle qui les intéresse le plus une course de chevaux, ou tel autre passe-tems de la campagne. Leur idées sont toutes prises de l'écurie & du chenil, & à peine ont-ils des mots pour aucune autre sorte de conversation.

Il résulte de cette manière de s'occuper, qu'ils se plongent eux-mêmes dans la crapule & dans toutes les brutalités des débauches de table. Ayant peu d'usage de la faculté de penser ou de discourir sur aucun sujet raisonnable, ils se rendent de bonne heure incapables de l'un & de l'autre, sans s'en embarrasser. Leurs aloyaux sont pour cela d'un effet merveilleux; si quelque étincelle de lumière se laisse encore appercevoir en eux, ils l'éteignent aussi tôt dans les vins les plus forts, ou ce qui convient mieux à leur goût & à leur objet, dans les liqueurs de leur propre Pays.

Cette méprisable débauche conduit à d'autres. Mon jeune Maître ne veut rien refuser à ses sens. Delà suivent d'or-

D



Ministre ces intrigues honteuses & ces amours vulgaires, qui à la fin complètent la somme de ses plaisirs élégants.

Le reste de sa vie se passe dans cet état d'affoupissement, à moins peut-être que vous n'exceptiez ces intervalles, que l'on peut à peine appeler *lucides*, lorsque le peu qui lui reste d'entendement paroît plutôt étourdi qu'éveillé par le bruit & le désordre d'une élection, où de chaque côté l'esprit de parti se déploie avec tant de fureur.

Les admirables Patriotes que ceux-là! Citoyens sans doute plus utiles de beaucoup, que s'ils avoient acquis quelque goût de tempérance, de décence & de raison, dans les Cours étrangères & les sociétés les plus polies de l'Europe!

Mais supposons que notre jeune Gentilhomme ne se soit laissé aller à aucune inclination basse, & que par un bonheur qui n'est pas commun, il ait fini son éducation dans son pays, sans que ses mœurs en aient beaucoup souffert. Supposons-le même accoutumé de bonne heure à une meilleure discipline, &



qu'il ait eu l'avantage de ce que , par une figure assez outrée , nous appellons parmi nous une *éducation honnête*.

Pour rendre le cas encore plus favorable , supposez que ce jeune homme ait été bien corrigé dans une de nos écoles publiques , & qu'il en sort enfin absolument rempli de Grec & de Latin. Vous le voyez à présent sous la juridiction du monde , & prêt à y faire son premier pas. Mais , juste Ciel , avec quels principes & quelles manieres ! Son esprit est abattu par la crainte servile des pédants , & faute d'exercices convenables , son corps informe & décontenancé. Timide & grossier en même tems , embarrassé & désagréable. Un composé absurde de sentimens bas & de notions superstitieuses d'un côté ; de l'autre de manieres d'agir rustres , mal adroites & révoltantes. En un mot , dans son esprit & dans sa personne le plus éloigné du monde de la politesse & des agréments qui sont d'usage en bonne compagnie , & que tout homme qui a eu de l'éducation y doit apporter.



Amenez seulement un de ces jeunes originaux dans un cercle de monde bien élevé, tel que celui où par son rang & sa fortune il est autorisé, & en quelque sorte obligé, de vivre. Et voyez combien son air est interdit, combien ses regards & jusqu'à ses moindres gestes sont embarrassés! On riroit des efforts gauches qu'il se fait pour être poli, si la gêne, où le met sa sotte timidité, n'excitoit la pitié..... Doit-on s'étonner si dans ces circonstances le jeune homme est charmé de se tirer le plutôt qu'il lui est possible d'une situation si gênante, & de chercher la société méprisable de ses inférieurs, ou du moins de ceux de ses égaux, parmi lesquels il peut en liberté se livrer à son gout grossier & à ses penchans déréglés.

D'un autre côté, qu'un jeune Gentilhomme qui a voyagé, qui a été accoutumé à la vue & à la conversation des hommes, qui a fait ses exercices dans les Académies, qui a quelque usage des Langues, & à qui son HORACE est familier, qu'un tel homme à son retour



paroisse dans les meilleures sociétés ; voyez avec quelle aisance & quelle adresse il y remplit son rôle , combien son air est ouvert & ses manieres insinuan-tes , combien tout ce qui vient de lui est décent & mesuré , quel accueil il reçoit d'un chacun , & comme il est préparé pour se bien tirer de tout , & dans la conversation & dans le commerce ordinaire du monde.

Je croirois que quand des voyages que l'on fait faire aux jeunes gens , il ne résulteroit d'autre avantage que celui de former leurs *mœurs* , il suffiroit pour balancer tous les autres inconvénients , quels qu'ils soient , de cette sorte d'éducation.

M. L O C K E.

De grace Milord. ....

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Je vous préviens : vous m'allez dire que les *mœurs* , dans la vraie acception du mot , du moins dans le sens des gens sages , renferment beaucoup plus que l'aisance , l'assurance , la politesse & don-

D 3



nez-y le nom que vous voudrez) qu'un jeune voyageur est supposé acquérir en vivant au milieu des Nations les plus polies. Mais donnez-moi à travailler sur ce fondement de bonne éducation; & si j'étois Gouverneur d'un jeune Gentilhomme, j'oserois répondre de tout le reste, même de ce qu'un Philosophe comprend dans ses notions sublimes des *mœurs*; au lieu que si cette éducation lui manque, les autres sortes de bonnes qualités qu'il peut avoir sont reiettées, & ses vertus même deviennent désagréables & offensives.

Mais n' imaginez pas que je n'emploie le mot de *mœurs* que dans le sens qu'on lui donne communément. J'entends de plus la capacité requise pour une conversation ingénieuse, utile & sage. Car un voyageur qui fait un usage convenable des occasions qu'il a de s'instruire, fera tout d'une piece, & reviendra aussi poli dans son esprit & dans son entendement, que dans sa personne.

Et à cet égard, je le répète, combien est defectueuse notre maniere or-



dinaire d'éducation ! Où enverriez-vous notre jeune pupille pour acquérir : l'art si nécessaire de parler agréablement & de penser juste ? Quels compagnons lui donneriez-vous ? A quels Maîtres l'adresseriez-vous pour l'instruire dans cette Science si essentielle à l'homme ? Ira-t-il faire fa cour à quelque Pédagogue lettré, ou rechercher le commerce précieux de quelque célèbre Professeur dans les Sciences occultes ? modèles étonnants d'exactitude d'esprit, d'entendement profond & d'expressions élégantes !

J'ai lu quelque part qu'un ancien Rhéteur qui avoit entrepris d'enseigner aux autres *l'Art de parler*, le faisoit de maniere que si quelqu'un avoit eu la fantaisie d'apprendre l'art de ne point parler, on n'auroit pu l'adresser à un Maître plus habile.

Je m'abstiens de faire l'application de mon petit conte par pur égard pour les disciples modernes, qui font honneur à cette ancienne école. Et sans pousser les choses si loin, on m'avouera que quelque avantage de ce genre que



Pon puisse laisser dans ce pays-ci, un voyageur curieux sera amplement dédommagé de cette perte sur le continent. La *France* & même l'*Italie* abondent en personne d'une politesse & d'une Littérature distinguées. Un Professeur Allemand peut aisément tenir lieu d'un de nos Docteurs d'Université. Songez quels illustres personnages on peut trouver quelquefois, même dans un Ville de la Hollande, & combien d'heures instructives nous avons passées vous & moi en conversation avec LE CLERC & LIMBORCH, ces Savants du premier ordre, qui étoient en même tems si profonds & si communicatifs. La Philosophie & même la Théologie pouvoient prendre un air libre sous leur conduite; & leurs entretiens, sur quelque sujet que ce fût, étoient autant de leçons d'éloquence.

Je regarde donc les liaisons & la familiarité que Pon contracte avec des hommes d'un génie & d'un mérite éminents, comme un autre avantage con-



fidérable, qui résulte de cette éducation dans le pays étranger.

J'ai encore un point plus essentiel à ajouter ; car à présent que j'ai pris si hautement le ton dogmatique, je me trouve moi-même, ainsi que nos Prédicateurs, peu disposé à la patience que la contradiction exige, & en humeur d'épuiser la matière sans interruption. Je dis donc qu'il y a d'autres avantages & encore plus considérables, en constituant les voyages comme une partie essentielle de l'éducation.

Vous pouvez faire aussi peu de cas qu'il vous plaira de la politesse extérieure des mœurs, ou même traiter comme superficielles, les sortes d'instructions que l'on peut recevoir en bonne compagnie. Mais que direz-vous de cette perfection éminente : LA CONNOISSANCE DU MONDE ? Science si utile, qu'elle précède & éclipe toutes les autres, & si profonde, que ce n'est pas trop de tous les secours de la meilleure Philosophie pour y arriver. Car par la *connoissance du monde*, j'entends ce qui ré-



sulte de l'observation des hommes & des choses, d'une habitude avec les mœurs & les coutumes d'autres Nations, des idées justes qu'on a su se former de leur politique, de leur Gouvernement & de leur Religion; en un mot de l'étude réfléchie des hommes, comme ils se présentent eux-mêmes sur le grand Théâtre du monde sous des formes si diverses & des apparences si différentes. Voilà la science qui convient le mieux à un Gentilhomme, & celle dont nos écoles & nos Collèges n'ont jamais entendu parler.

Je fais que cette science est trop difficile, pour qu'on l'acquere parfaitement par une longue habitude & de mûres réflexions; je fais qu'on ne doit pas l'attendre d'une légère inspection de l'espece humaine, d'un voyage précipité à travers différents pays, d'une courte résidence dans les grandes Villes de l'Europe. Je conviens de tout cela; mais il faut qu'on m'avoue en même tems qu'on ne peut commencer trop tôt une étude si importante, ou du moins qu'on



ne peut apprendre de trop bonne heure les rudiments de cette Science.

La véritable affaire des hommes, & spécialement des gens de qualité, est avec des hommes. Le premier & le dernier objet d'un Gentilhomme, devrait être une étude particulière de son espèce. On me dira que quelques chapitres de ce grand livre du monde sont au-dessus de sa conception, & trop obscurs pour qu'il puisse les lire à profit. Mais il y en a d'autres plus faciles. Initiez de bonne heure un jeune homme à cette manière de voir & d'observer; & ses progrès, comme dans d'autres choses, feront infailliblement plus heureux.

Sur-tout instruisez-le à donner une attention sérieuse aux mœurs des hommes, à remarquer leurs dispositions, à fonder & analyser leurs caractères. Quel champ fertile que celui-ci pour un jeune homme intelligent, assisté des lumières supérieures & de l'expérience d'un Gouverneur habile ! Et quelle riche moisson de connoissance véritable & de savoir doit-il rassembler & rapporter avec lui



dans sa Patrie , des scènes variées & sans nombre à travers lesquelles il a passé dans ses voyages ! Avec quel avantage & quel éclat une telle personne ne paroîtra-t-elle pas , soit à la Cour , soit au Sénat , de son propre pays ! Combien en sûreté contre les tentatives de l'artifice , les pièges d'ennemis adroits , & les manœuvres de faux amis ! Combien propre aux affaires communes de la vie & à remplir dignement son rôle dans les débats publics où il s'agit du bonheur de sa Patrie !

M. L O C K E.

Vous déclamez si bien sur ce sujet , que je me fais une forte de peine de gâter votre Panégyrique , en vous faisant une question simple. „ Comment „ un homme dans le pays étranger peut- „ il parvenir à la connoissance des affai- „ res de son propre pays ?

L O R D S H A F T E S B U R Y.

Comme si les objets de cette con-  
noissance n'étoient pas à peu près les



mêmes par-tout ! Superstition ou fanatisme dans la Religion, intrigues intéressées ou factieuses dans le Gouvernement, dans l'agriculture ou le commerce, négligence qui les fait languir, insolence & manque de discipline dans les flottes & les armées : une Police mal ordonnée, une Magistrature venale & une Administration corrompue ; ne font-ce pas-là les principaux malheurs contre lesquels nos jeunes Citoyens & Sénateurs doivent être en garde ? Et où est le pays qui n'offre pas des occasions de prendre des leçons utiles sur tous ces sujets ?

Pour ne rien dire de plus, un peu de pratique dans son propre pays réussira facilement à celui qui y arrivera avec une si excellente préparation de connoissance générale. Il seroit superflu d'observer ici avec quel désavantage notre jeune Insulaire doit paroître sur cette scène, novice dans les affaires du monde, étranger aux hommes & aux caractères, & n'ayant jamais peut-être étendu ses observations au-delà du cercle étroit



de ses compagnons, ou même de sa propre famille.

Mon Panégyrique, ainsi que vous appelez cette représentation simple des faits & des choses, ne finiroit pas, si je voulois me servir de tous les avantages que me donne, sur ce sujet, une connoissance du monde acquise de bonne heure dans un jeune voyageur. Mais je les laisse à déduire des différents points que j'ai touchés, & je passe à d'autres considérations qui me paroissent importantes pour la réputation de notre pays, du moins pour perfectionner l'éducation de notre jeunesse d'un état honnête, quelque peu d'estime qu'en fassent ceux qui, dans ces derniers tems, se sont arrogé le nom de Philosophes.

Vous qui pensez d'une manière plus élevée que ces prétendus Sages, vous me permettez, je crois, de m'étendre un peu sur les ARTS LIBE'RAUX, qui ornent & embellissent la vie, & qui, lorsqu'ils sont portés à un certain degré de perfection, sont les marques les plus sûres de la politesse d'un peuple.]



Il est assez notoire combien nous avons été & sommes encore tardifs à parvenir à toutes ces connoissances élégantes, qui requerent de l'imagination & du goût. En peinture, en sculpture, & dans les autres Arts du dessein, on ne voit parmi nous que peu de chose ou rien qui puisse soutenir le regard d'un véritable connoisseur (†). Ce n'est que depuis peu que nous avons commencé à nous former l'oreille en quelque sorte à l'harmonie & aux proportions d'une Musique régulière. A l'égard du genre Poétique en général & du Dramatique en particulier, quelque ton magistral que nos Auteurs à la mode aient coutume de prendre dans leurs Préfaces & leurs Prologues, ce n'est pas un secret

(†) „ Nous ne manquons pas de connoisseurs,  
 „ ou de gens qui ont la vanité de se croire tels.  
 „ Mais à leurs yeux mêmes la Peinture n'est  
 „ qu'une affaire de pure curiosité, dont ils ne sen-  
 „ tent point d'ailleurs l'influence; preuve certaine  
 „ que leur goût pour elle n'est qu'un faux goût,  
 „ un goût sans règle & tout-à-fait superficiel.  
 „ Quant à celui du Public il est généralement  
 „ dépravé. *Mœurs Angloises.*



pour ceux qui ont étudié les anciens Maîtres, ou qui connoissent le style & la maniere des modernes les plus polis, que nous sommes encore très-loin de posséder un goût juste dans ces productions de l'esprit, & que jusqu'ici les Muses ne se sont montrées que peu indulgentes à notre égard.

Ce n'est pas, si vous le voulez, que nous n'ayons été très-empressés & très-ardents à leur faire la cour, mais cette circonstance quoiqu'elle fasse beaucoup & qu'on croye même qu'elle fait tout auprès du sexe, paroît ne nous avoir pas réussi avec ces chastes pucelles. Près d'elles la passion & l'assiduité ne font pas tout, elles veulent qu'on y ajoute & de l'adresse & de la conduite. De quelque part que vienne le défaut, & quel qu'en soit le remede, il est certain que les ouvrages de nos meilleurs Artistes tiennent beaucoup du goût gothique. On ne trouve ni correction de dessein, ni élégance de travail dans nos ouvrages manuels : on chercheroit inutilement l'exactitude dans les pensées, la simplicité  
du



du style , ou ce charme des nombres qui flatte si agréablement l'oreille dans nos productions littéraires.

Il est vrai que la force & la vigueur de notre génie se sont exercées sur d'autres objets. Nous avons travaillé sans relâche à nous procurer des idées saines dans la Politique & dans le Gouvernement, & nous avons à la fin réussi en ce genre d'émulation, le premier & le plus élevé. Il seroit raisonnable à présent d'appliquer à d'autres avantages la liberté que nous avons acquise si heureusement. J'ai toujours remarqué que l'esprit dominant d'un peuple libre, a quelque chose qui paroît convenir aux Arts libéraux. Ce doit donc être notre faute si leurs progrès parmi nous ne vont pas de pair avec notre excellente constitution.

Mais le moyen le plus sûr d'exciter & de faire prospérer ces études, est de détourner notre attention des mauvais modeles de notre propre pays, d'entrer dans un commerce libre, & d'essayer, pour ainsi dire, des efforts généreux

E



avec ceux de nos voisins qui font plus avancés que nous. Et c'est encore ici, comme dans les mœurs & les Arts de la vie, que l'esprit ne peut pas recevoir trop tôt les semences du bon goût. Il feroit à souhaiter que nos jeunes gens pussent dès leurs tendres années prendre des idées justes des Arts, & que formant leur goût parmi les plus habiles Maîtres de l'Europe, ils pussent ensuite communiquer leurs progrès à leur propre pays.

Ainsi nous aurions lieu d'espérer d'avoir avec le tems quelque chose du nôtre à opposer à l'esprit, au savoir & à l'élégance des François; & quant à l'exécution mécanique des beaux Arts, de pouvoir à la fin entrer en lice avec les Maîtres Italiens.

Ne pensez pas qu'une pareille émulation fût inutile même dans une vue morale & politique. La beauté & la vertu sont plus étroitement liées, que chacun peut-être ne le remarque. L'esprit qui est touché du charme de ce qui est vrai & convenable dans la repré-



sentation des choses sensibles , doit l'être également de ces qualités dans les formes morales , dont l'objet est beaucoup plus élevé . C'est là en effet que tend la passion du véritable *Virtuose* , c'est là que finalement elle s'arrête.

*Quid verum atque decens curo & rogo & omnis in hoc sum.*

Mais je vois l'impression que ce langage fait sur vous ; souffrez donc que j'ajoute qu'en consultant la Politique aussi-bien que la Philosophie , l'une & l'autre conseilleront ces études. Qui peut douter de leur vertu pour adoucir & raffiner les mœurs d'un peuple ? ou , pour prendre la politesse dans le sens vulgaire , où feroit le mal si l'Angleterre étoit le siege des Arts & des Lettres , aussi-bien que du commerce & de la liberté ? Alors nous verrions à notre tour l'étranger voyager chez nous , comme nous voyageons à présent chez nos voisins ; & notre pays , parmi ses autres acquisitions , feroit aussi enrichi ( j'emploie le mot sans métaphore &

E



dans son vrai sens ) d'une nouvelle espèce de commerce.

Je pourrois ajouter que l'ascendant qu'une Nation prend sur une autre dans toutes les affaires publiques, est dû en grande partie à cette prééminence de goût & de politesse; & je puis le dire, à cette supériorité qu'on lui reconnoît dans les Sciences & dans les Arts, dont la *France* est un exemple aujourd'hui, comme on fait que l'*Italie* l'a été du tems de nos peres.

Si ces talents ont un prix, s'ils sont en effet utiles, comment notre jeunesse, née honnêtement, peut-elle en prendre la teinture & le vrai goût que par des voyages entrepris de bonne heure sous un guide éclairé? Car quelle discipline, quels exemples, quel encouragement avons-nous en ce pays-ci? Quelles Académies pour les exercices de la jeune Noblesse? Quelles conférences pour perfectionner les Arts ou le langage? Quelles sociétés pour cultiver le caractère qu'un honnête homme doit apporter dans le monde?



L'observation de ces défauts me fait remonter plus haut & jusqu'à la source d'où ils dérivent tous, que je ne me ferai aucun scrupule de vous découvrir.

Le tems a été, Monsieur, lorsque la Philosophie pouvoit paroître avec grace même dans les Cours, lorsque les Nobles, les Grands & les Princes eux-mêmes n'étoient pas honteux d'être de sa suite, mais fréquentoient ses écoles & ses Académies, & se faisoient même un honneur de sa compagnie dans leurs moments de loisir & de recreation.

Voyez à présent quels lieux sauvages elle habite, & à quelles ignobles sociétés elle est abandonnée ! Au lieu de la liberté, de l'enjouement & des graces qui la faisoient rechercher autrefois, elle a contracté dans les Cloîtres un je ne sais quel air austere, sombre & pesant, qui ne peut que révolter.

Vous qui avez fait plus qu'aucun autre pour rétablir son crédit, & la ramener dans le monde, vous pouvez aussi mieux dire l'état dégénéré où elle



est à présent. Vous savez où elle habite, abandonnée de ceux qui autrefois lui faisoient la cour. A ses manieres aimables & insinuantes ont succédé l'aigre, le dédain & la haine ; sa voix persuasive, qui parloit le langage des Dieux, ne rend plus que de sons durs & discordants ; ses raisonnements mêmes se sont corrompus en de vuides sophismes, & dans un jargon inintelligible. Les graces, qui ne la quitoient pas dans ses beaux jours, ont toutes pris la fuite : on ne voit plus danser autour d'elle qu'une bande de Faunes & de Satires libertins. Cependant elle usurpe encore une sorte de souveraineté ridicule, &, sous le nom du *Génies des écoles*, préside gravement & tristement sur la troupe nombreuse & servile qui reconnoît son autorité.

Si je voulois continuer ce discours figuré, & adopter le ton plus élevé des anciens Maîtres, c'est de cette maniere que je ne craindrois pas de représenter l'état présent de l'érudition, comme nous le voyons conduit dans cer-



taines écoles de haute réputation parmi nous.

Voudriez-vous inviter notre jeunesse Noble à les fréquenter ; pourriez-vous espérer que leur caractère généreux se foudmit à être réprimandé par des *enfants barbuis*, ou que leurs esprits pussent être formés par de pareils pédants, d'une manière qui les rendit propres à tout ce qu'exige la pratique du monde & le commerce des hommes ?

N'avons nous pas été assez long-tems foudmis aux inconvénients de cette éducation monachale ? Observez la généralité de ceux qui ont été élevés dans ces Séminaires. Quels principes ont germé delà dans la morale, dans le Gouvernement, dans la Religion ! Quelles heureuses dispositions n'avons-nous pas vues gâtées par leur discipline ! quels entendements renversés par leurs absurdes & faux systêmes ! La vérité, la liberté, la raison ont-elles beau jeu avec de pareils Docteurs ? Que dis-je, la vérité & la liberté & la raison, quoique parlant par la bouche d'un de leurs propres



enfants , n'ont-elles pas été calomniées & rejetées ? En un mot , n'ont-ils pas toujours fait tout ce qui étoit en eux pour empêcher les progrès de la véritable connoissance , & de la cause de la liberté ?

Si donc les établissemens de littérature & d'éducation parmi nous sont tels que je viens de les représenter , qu'est-il besoin d'alléguer rien de plus en faveur des voyages , qui sont le seul moyen de remédier aux défauts qui en résultent , ou du moins de les pallier & de les corriger.

*Je terminai là ma défense , lorsque tous les yeux fixés sur M. Locke , lui firent appercevoir que nous attendions sa réponse ; alors il se leva de son siege , & avec un ton & un regard plus fermes que je ne m'y attendois , il s'adressa à moi de la maniere dont je vais vous rendre compte.*